

**TONI
SERVILLO
LE NOUVEAU
MONSTRE**

•
Hélène Frappat

S É G U I E R

S É G U I E R

.....
• Éditeur de curiosités •
.....

Couverture : Mécie Giusiano & Marc Lafon.

Photographie : Toni Servillo dans son rôle de Jep Gambardella,
le protagoniste de *La Grande Bellezza* de Paolo Sorrentino (2013) / © Gianni Fiorito.

Mise en page : Marc Lafon.

ISBN : 978-2-84049-685-4

© Éditions **S É G U I E R**, Paris, 2018

Séguier : 3, rue Séguier – 75006 Paris – 01 55 42 61 40
contact@editions-seguier.fr

Catalogue en ligne : www.editions-seguier.fr

«Je ne voulais pas seulement participer à des fêtes. Je voulais avoir le pouvoir de les gâcher.»

— *La Grande Bellezza*

«Et si, pour la deuxième fois dans notre histoire, l'Italie était le laboratoire où, face au règne imminent du visuel et de ses simulations, on travaillait à de nouvelles *postures* ?»

— SERGE DANEY, *La Maison cinéma et le monde*. 4, P.O.L., 2015

« Peut-être est-ce moi qui me trompe. Mais je continue à dire que nous sommes tous en danger. »

— PIER PAOLO PASOLINI, *L'ultima intervista*

PROLOGUE DANS UN TEMPLE MINIATURE

- Qui es-tu ?
— Je suis...
— Non, toi tu es personne !
— Personne ?

L'homme que la voix d'une petite fille invisible nomme *Personne*, c'est Jep Gambardella, écrivain au roman unique, séducteur aux conquêtes multiples, ambitieux venu chercher, en Rome, « la grande beauté », et qui ne l'y a pas trouvée. Dans le Tempietto de Bramante, dissimulé au cœur du cloître de San Pietro in Montorio, dans ce temple miniature à la structure circulaire d'une grotte, l'écrivain sans œuvre, mais aux mille rencontres, rejoue le duel d'Ulysse aux mille voyages contre Polyphème, ogre à l'œil unique et aux mille paroles. Tant qu'il ne sera pas parvenu au terme de sa quête, Ulysse a raison de répondre qu'il n'est, littéralement, personne, à l'instar de Jep, qui *est personne* tant il circule dans son existence comme un visiteur traverserait les pièces d'un pur, et sublime, et vide décor :

— Voilà ma vie. Le néant.

La scène se passe à Rome, capitale déchue de l'Empire, où *persona*, en latin, désignait le masque de scène des acteurs de théâtre, puis le porteur de masque lui-même — l'acteur —, et enfin son personnage, son rôle social aussi.

« Il faut revenir au terme *personne*. De mon côté, je m'intéresse beaucoup plus au concept de personne au sens de *dramatis personae*, au sens jungien du terme : la *personne*, par rapport à *l'ombre*, est celle qui joue le rôle social dans le jeu de la vie, et par conséquent interprète un *rôle* dans ce jeu même. C'est de ce point de vue que la *personne* m'intéresse : combien de masques sommes-nous capables de porter¹? »

Carl Jung opposait la personne — la multiplicité des rôles, des masques sociaux, qui permettent à la personnalité de s'adapter consciemment au jeu des relations humaines —, à l'ombre, « l'autre visage » d'un individu, sa part inconsciente, que le masque social réprime. Dans ce conflit de forces agitant la « ténébreuse demeure » de l'âme (Maurice Maeterlinck, *Le Temple enseveli*), Toni Servillo, revendiquant l'héritage jungien, choisit pour siège de l'énergie créatrice de l'acteur la personne, contre l'ombre.

Le temple miniature de Bramante ressemble à l'écho affaibli, à la version clandestine, enfantine, de la basilique Saint-Pierre, ce vaste temple du pouvoir absolu, du pouvoir adulte, que le même architecte a conçu. Dans *La Grande Bellezza* de Paolo Sorrentino², le Tempietto est l'ombre et Saint-Pierre la personne. Jep Gambardella lui-même navigue entre son ancienne vie d'écrivain, tissée d'ombre, et son existence de dandy mondain passant de palais en palais, ces temples du pouvoir qui exigent un masque pour y entrer. L'infinité des masques de Jep, l'infinité des rôles de Servillo convergent vers un seul masque, un seul rôle, dévoilant la semblable fonction de cette galerie de masques, et de monstres.

¹ Toni Servillo, *L'Événement du théâtre*, conférence au théâtre-auditorium de l'Université de Calabre le 23 mai 2014, p.4. Cité dans *Toni Servillo, Oltre l'attore*, sous la direction de Roberto De Gaetano et Bruno Roberti, Donzelli Editore, Rome, 2015. Je traduis.

² 2013.

Il faudra y tomber. Ce livre propose une chute, donc une initiation, au cœur d'un Empire déchu, entre deux Portes des Enfers : Rome et Naples.

À Rome, après l'incendie qu'on lui prêta, Néron fit construire sa Domus Aurea aux parois couvertes de créatures fantasques mariant l'humain et l'animal, la mer et le ciel, cauchemars et chimères. Un second incendie ensevelit le palais d'or de Néron jusqu'à la chute fortuite, à la Renaissance, d'un promeneur romain en ces grottes. On verra le rôle-clé que cette chute miraculeuse joue dans notre histoire.

À Naples, Énée descendit jusque dans l'ancre aux cent portes de la Sibylle qui lui délivra ses présages et lui indiqua le chemin des Enfers, où l'on ne peut descendre deux fois. La Sibylle, « prêtresse en transe », « femme en délire », « chante des secrets effroyables, et mugit ses réponses dans son ancre », « enrobant le vrai dans l'obscurité ». Elle voit « les guerres, d'horribles guerres³ » qui menacent l'Italie. Et mène Énée au bord du Styx où toute traversée s'accomplit.

Dans l'Enfer moderne, dans la capitale de la « grande beauté » désormais introuvable, Jep Gambardella longe un fleuve qui trace la frontière entre deux mondes. Sa promenade à l'aube, au bord du Tibre, marque la séparation entre son royaume, la nuit, et le jour qu'il n'habite plus, entre l'innocence fantasmée de l'enfance — la sienne et celle de Rome —, et la réalité monstrueuse de l'âge adulte — la vulgarité qui transforme les palais d'or de l'Italie en marchandises.

Dans toute fable — et ce livre en est une —, chuter, c'est voir des monstres : rencontrer les créatures souterraines que la « réalité » (autrement dit la mise en scène du grand jour) dissimule ; apprendre à se connaître soi-même comme monstre. Telle est l'ascèse à laquelle Toni Servillo nous convoque.

³ Virgile, *Énéide*, Livre VI. Je traduis.

— Qui es-tu ?
— Je suis...
— Personne ?

Depuis les profondeurs d'un temple romain miniature, une petite fille fait les questions et les réponses. Telle l'Alice du conte de Carroll, telle l'enfant de tout conte, elle est moins initiée qu'initiatrice. À l'écrivain cynique qui préfère la lumière criarde des fêtes à l'ombre silencieuse des livres, elle pose la seule, l'unique question :

Personne, combien de masques es-tu capable de porter ?

En 2013, sur la scène d'Hollywood sur le Tibre élargie au plateau des Oscars hollywoodiens, *La Grande Bellezza* résuma en un film les présages que Toni Servillo annonçait depuis plus de vingt ans. Depuis son apparition au cinéma dans *Mort d'un mathématicien napolitain* de Mario Martone⁴, cet acteur-monstre n'a cessé de réaliser, clandestinement, le « Servillo-film » au sein duquel ses masques et métamorphoses revêtent une unique fonction. Parce que l'infinité de ses rôles renvoie une semblable obsession, Toni Servillo est plus qu'un acteur : *un monstre*. Plusieurs décennies après Dino Risi, qui eut le génie de faire coïncider une forme (la « comédie à l'italienne ») et un type (l'introuvable « Italien »), à travers la grande parade de ses *mostri*, Toni Servillo ressuscite cette figure protéiforme en l'associant à une fonction sans laquelle le monstre est vide.

Quelle fonction le monstre Servillo occupe-t-il ?

Quels présages vient-il annoncer, depuis un pays dont le cinéma demeure — comme aux temps d'Hollywood sur le Tibre, de la révolution néoréaliste, de la comédie à l'italienne — le laboratoire à l'avant-garde de notre présent ?

⁴ *Morte di un matematico napoletano*, 1992.